Antoinette Bernstein

Chroniques, fragments et autres récits

Catherine Bernad

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/doublejeu/372>

DOI : 10.4000/doublejeu.372

ISSN : 2610-072X

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 33-55

ISBN : 978-2-84133-895-5

ISSN : 1762-0597

Référence électronique

Catherine Bernad, « Antoinette Bernstein », *Double jeu* [En ligne], 14 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2018, consulté le 19 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/doublejeu/372> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/doublejeu.372>

Double Jeu est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

ANTOINETTE BERNSTEIN

CHRONIQUES, FRAGMENTS ET AUTRES RÉCITS

AVANT-PROPOS

Le présent récit n'est pas constitué de souvenirs. Ni ceux de ma grand-mère, Antoinette Bernstein, ni les miens. Lorsque j'étais enfant, les rares fois où elle consentait à évoquer son passé, l'homme dont elle avait partagé la vie, traité à la fois de monstre et de génie, semblait dans sa mémoire occulter le reste de son existence. De cette transmission réduite à l'état de légende, ne me restent que des impressions contradictoires et l'image mélancolique d'une femme sans histoire.

Le texte qui suit est construit à partir de documents familiaux et d'archives appartenant au fonds Henry Bernstein de l'Imec. Les informations présentes dans les photographies, les correspondances, et les archives, croisées avec des recherches bibliographiques ou numériques, m'ont permis d'assembler des épisodes de la vie d'Antoinette, et de faire apparaître, dans toute la fragilité que suppose cette forme fragmentaire, un peu de la personnalité de celle qui fut la femme du dramaturge Henry Bernstein.

L'histoire commence par une photographie. L'image représente un moment de sociabilité par un après-midi paisible autour d'une tasse de thé. Nous sommes en Normandie, dans le jardin des Caillouets, propriété bourgeoise située sur le mont Canisy à proximité de Bénéville – Blonville-sur-Mer, département du Calvados (fig. 1). La scène ne laisse en rien imaginer de ce qui se déroule, dans le même temps, en d'autres lieux du pays... C'est la fin de l'été 1914. La guerre, la Grande, a commencé ses ravages. Certains disent qu'elle ne va pas durer longtemps...

Fig. 1 – Henry Bernstein invité aux Caillouets l'été 1914
(Imec, fonds Henry Bernstein)

Le militaire à droite sur la photo, c'est Henry Bernstein. Engagé volontaire dès le début, il est prêt à combattre, ainsi qu'il l'a annoncé avec force quelques jours avant la mobilisation générale d'août 1914, lors d'une intervention restée célèbre au cours du procès Caillaux. Pour Bernstein, il s'agit de répondre aux attaques incessantes de l'Action française et de la presse antisémite, qui l'accusent d'avoir manqué à son devoir en désertant dans sa jeunesse. Mais aussi, comme beaucoup de juifs français soucieux d'affirmer leur patriotisme, de montrer sa détermination à défendre la France, son pays.

Il sera tout d'abord incorporé au Havre en tant que chauffeur, puis rejoindra l'armée de Flandre comme officier interprète attaché à l'Armée britannique. Impatient de rejoindre le front, Bernstein se distrait en bonne compagnie. De charmantes infirmières de Deauville et des environs font la traversée jusqu'au Havre pour rencontrer les vaillants militaires. La guerre a bouleversé les habitudes. Disposant d'une liberté toute nouvelle, femmes et jeunes filles de la bourgeoisie sortent du nid familial pour voler au secours des blessés participant de leur mieux à l'élan patriotique. C'est dans ces circonstances qu'aura lieu la première rencontre avec Antoinette et ses tantes. Séduites par la célébrité et l'élégance du personnage sulfureux qu'il représente sans doute à leurs yeux, les tantes en question se font un plaisir d'inviter Bernstein aux Caillouets, chez leur sœur Marie Martin, mère d'Antoinette. Il est accueilli par la maîtresse de maison avec considération, et une certaine dose d'inconscience quant aux conséquences que va engendrer cette surprenante empathie, qui n'aurait certainement pas été de mise en d'autres temps.

Fig. 2 – Antoinette Martin dans sa chambre de jeune fille
(collection particulière)

Cette rencontre improbable présage des suites pour le moins inattendues. Une histoire commence. Elle emportera une jeune femme à travers les bonheurs et les vicissitudes d'une vie de couple (fig. 2).

En 1914, Antoinette Martin a 23 ans. C'est une jeune fille tout à fait représentative de la bourgeoisie aisée du début du XX^e siècle. On pourrait même dire que sa famille, particulièrement son ascendance maternelle, originaire de Normandie, est l'archétype même de cette classe sociale qui, à partir du XIX^e, va dominer la société française : négociants, industriels, hauts fonctionnaires...

Antoinette n'a que 10 ans lorsque décède son père, Charles Martin, conseiller à la Cour des comptes. Nous sommes en 1901. Sa sœur aînée, Yvonne, a 11 ans et son frère, Roland, 5 ans. Sa mère, Marie Martin, née Pottier, est enceinte de son dernier enfant. Loin d'être dans le besoin, la jeune veuve gouvernera sa maison avec autorité et assurera l'éducation de ses enfants selon les principes de son temps. C'est une femme énergique, habituée à prendre des décisions, qui semblera s'accommoder très bien de son indépendance. Cinq ans plus tôt, son père, Ludovic Pottier, s'est éteint à l'âge de 68 ans. L'héritage partagé entre madame Pottier mère et les cinq enfants apporte à chacun une fortune conséquente. C'est avec les rentes de cet héritage que Marie Martin fait construire vers 1905 Les Caillouets sur le mont Canisy, tout à côté du château des Enclos où sont déjà installés sa sœur Alice et son mari. Antoinette y passera une grande partie de son enfance et de son adolescence, dans un environnement protégé.

À l'inverse de leurs frères cadets, Roland et Daniel, les deux sœurs, Yvonne et Antoinette, n'ont sans doute pas bénéficié d'un enseignement

scolarisé en institution. L'éducation des jeunes filles à l'époque se limite à l'apprentissage du rôle d'épouse et de mère, auquel on ajoute éventuellement la pratique de quelques talents supplémentaires. Le « bon » mariage est l'unique objectif à atteindre. Toute la famille, en particulier mère, grands-mères, tantes, et même sa sœur, s'emploient à convaincre Antoinette des avantages de cette situation qui, de toute façon, s'avérera inéluctable. Mais Antoinette résiste. À ce jour, bien que courtisée pour sa beauté, elle a déjà refusé plusieurs prétendants. Sa sœur aînée, plus avisée, s'est mariée à 19 ans à un industriel sucrier et a déjà deux enfants.

Vers 1911, Antoinette quitte le domicile maternel pour habiter tantôt chez sa sœur en Seine-et-Marne, tantôt chez sa tante Thérèse à Paris. La jeune ingénue romantique s'est émancipée, elle boude son milieu qu'elle trouve ennuyeux et tente d'échapper au schéma de la femme modèle de son époque. Dédaignant les connaissances de sa mère, elle rêve d'un environnement plus exaltant. Elle ne revient aux Caillouets qu'en période estivale lorsque la vie mondaine reprend sur la côte normande. C'est une bonne joueuse de golf, et c'est sur ce terrain qu'elle retrouve toute une petite société d'estivants ; parmi eux, son ami et admirateur, l'aviateur Santos Dumont, qui la fera voler en Demoiselle. Dispensée de toutes responsabilités, elle mène une existence insouciant et frivole, dominée par les distractions, tout en nourrissant vaguement l'espoir qu'un prince charmant de conte de fées vienne la soustraire à la fatalité d'un destin redouté.

En 1914, Henry Bernstein est déjà une célébrité. À 38 ans, il a écrit une douzaine de pièces dont certaines, comme *La rafale*, *Samson*, *Le secret*, seront jouées des centaines de fois, tant en France qu'à l'étranger. Mais sa renommée n'est pas seulement le fait de ses succès en tant qu'auteur dramatique, elle est aussi due aux multiples polémiques, controverses et scandales qu'il a suscités depuis son apparition en 1900 sur les différentes scènes publiques et privées de la société française du début du siècle.

Souvent critiqué pour ses prises de position impulsives, sa vie sentimentale que l'on juge immorale, Bernstein est surtout attaqué en tant que juif. Que ce soit pour défendre son honneur ou ses convictions, la riposte ne se fait pas attendre, il ne craint pas d'affronter ses détracteurs, verbalement, par voie de presse, ou en combat singulier à l'épée ou au pistolet.

Doté d'un appétit insatiable, il collectionne avec passion. Les femmes d'abord. Ses liaisons défraient la chronique, et dans la longue liste de ses maîtresses, on retrouve les grandes égéries de la Belle Époque, demi-mondaine comme Liane de Pougy, femme de lettres comme Marie de Régner, épouse d'Henri de Régner et maîtresse de Pierre Louÿs, des actrices comme Simone Le Bargy ou Lucy Gérard, des aristocrates comme la princesse Murat. Mais, son attrait pour la beauté ne s'arrête pas aux femmes. Amateur d'art éclairé, il collectionne très tôt les impressionnistes, Renoir,

Bonnard, Vuillard, Cézanne. Autant de chefs-d'œuvre qu'il n'hésitera pas à remettre en vente lorsque les vents seront contraires.

Car les revers de toutes sortes, Bernstein s'est entraîné à les affronter. C'est un battant, il aime gagner et prendre des risques. Depuis son adolescence, on le voit régulièrement sur les champs de courses et bien sûr dans les casinos. Il y perdra des sommes considérables et sera obligé de composer avec l'adversité.

Les déconvenues et provocations ne l'empêcheront pas d'avoir accès à la haute société parisienne : il est l'ami de Proust, de Cocteau, d'Anna de Noailles, de madame Strauss et de tant d'autres personnalités de ces milieux mondains aristocratiques et littéraires qui sont charmés par son caractère impétueux, son éducation raffinée, ses conversations brillantes et son humour acéré.

Son goût pour l'action et le combat dépasse largement une simple attitude de dandy. Sa vie est un perpétuel défi. Il se trouve laid : il multipliera les conquêtes. Loin de lui suffire, sa réussite en tant qu'auteur se double d'une implication fébrile au sein de la politique culturelle de l'époque. Quant au fait d'être juif dans un pays où une part des habitants les considère encore comme des parasites, c'est peut-être dans cette réalité qu'il puise la plus grande part de sa force combative.

Il n'est pas certain que Bernstein ait eu d'emblée une idée très claire de ce que supposait le fait d'appartenir à cette communauté. Au moment où l'affaire Dreyfus déchire la France, il se préoccupe plus de rembourser ses dettes de jeu en dilapidant l'héritage que lui a laissé son père. C'est plus tard, à travers sa propre expérience, qu'il prend conscience des humiliations et des provocations que subissent les juifs. Et ça, il ne peut l'accepter et il clamera haut et fort son appartenance, fustigeant ceux qui tentent de la dissimuler.

C'est peut-être loin dans le passé, dans une enfance qu'il qualifie souvent de malheureuse et opprimée, qu'il faut rechercher l'origine de ce caractère de lutteur. Étrangement, à l'inverse de son frère cadet, Robert, homosexuel et avocat quelque peu dilettante, Henry semble dès sa prime jeunesse privilégier les attitudes que l'on dit viriles : la guerre et la victoire (fig. 3). Ses premières pièces attestent de son admiration pour les vainqueurs, les hommes d'honneur, ceux qui se sont réalisés à la force du poignet, surtout quand ils sont juifs. Et c'est là qu'apparaît peut-être l'ombre du père, un père distant et sévère, qu'il prétendait ne pas aimer, mais dont l'existence sera l'exemple même d'un accomplissement qu'il n'aura de cesse de réaliser lui-même.

Il est probable qu'un homme mature, expérimenté, brillant, tel que Bernstein, surgissant à l'improviste en ces temps d'exception, dans cette famille bourgeoise catholique, a fasciné la jeune fille rêveuse qu'était Antoinette. De son côté, à l'approche des 40 ans, le mauvais garçon victime

Fig. 3 – Henry Bernstein en garde français à 8 ans
(Imec, fonds Henry Bernstein)

des discriminations les plus violentes a sans doute considéré que la perspective d'une union confirmerait aux yeux de ses ennemis son désir de patriotisme. Dans ces circonstances romanesques, on ne sait pas vraiment qui des deux fut pris au piège, mais ce qui devait arriver arriva...

**Fig. 4 – Henry Bernstein et Antoinette Martin fiancés
devant l'entrée des Caillouets en 1915 (Imec, fonds Henry Bernstein)**

Les deux familles des intéressés doivent se rendre à l'évidence et envisager une union à laquelle elles sont loin de consentir. Bien que l'une et l'autre soient peu pratiquantes, l'appartenance confessionnelle joue un rôle majeur des deux côtés. La mère d'Henry considère ce choix comme une mésalliance et ne se prive pas de lui dire. Quant à la mère d'Antoinette, l'inquiétude que suscite la réputation du prétendant n'est pas sans fondement. Les temps sont incertains, personne n'est à l'abri des ravages causés par la guerre, tout projet d'avenir s'avère précaire. Quelle sécurité peut-on attendre d'un homme si controversé, dont les parents n'étaient même pas français ! Mais Antoinette est une personne obstinée. Il y aura donc des fiançailles (fig. 4)...

À ce point du récit, je voudrais faire une digression, ou plutôt un retour dans le passé... Si les origines d'Henry et d'Antoinette sont bien différentes, ils ont cependant en commun le fait qu'à leur naissance, ils ont hérité de fortunes que leurs ascendants avaient acquises et fait fructifier au cours d'une existence aventureuse et risquée. Certaines similitudes entre les parcours de vie de Marcel Bernstein, le père d'Henry, et celui de Ludovic Pottier, le grand-père d'Antoinette, méritent d'être soulignées (fig. 5). Ces deux hommes du XIX^e siècle français, dont la différence d'âge est seulement de douze ans, sont des figures emblématiques d'un capitalisme en plein essor. L'un, juif et émigré, a fait fortune dans les affaires et la finance, l'autre, catholique et normand, s'est enrichi dans l'expansion d'un commerce de détail. Ils décéderont tous les deux la même année, en 1896, à l'orée du XX^e siècle, en pleine affaire Dreyfus.

Fig. 5 – Marcel Bernstein, père d'Henry (à gauche) (Imec, fonds Henry Bernstein); Ludovic Pottier, grand-père d'Antoinette (à droite) (collection particulière)

C'est dans un petit village de l'Orne, à Saint-Germain-de-Clairefeuille, que naît Ludovic Pottier en 1828. Deux frères et une sœur le précèdent. Il perd sa mère à l'âge de 9 ans, son père, Pierre Gaspard Potier, cultivateur puis marchand verrier ambulant, décède en 1854. De la jeunesse de Ludovic, nous ne savons pas grand-chose, nous apprendrons seulement qu'à l'âge de 8 ans, il travaille comme cultivateur, probablement chez son père.

À la fin des années 1840, la Normandie subit une crise économique sévère. La région, une des plus peuplées de France, devient petit à petit terre d'émigration. Ludovic, cadet de la famille, ne peut espérer d'héritage. Comme beaucoup de jeunes hommes de sa génération, il quitte le village natal et part chercher fortune loin de la terre d'origine. N'hésitant pas à traverser l'Atlantique en contournant le cap Horn, ces émigrants atteignent la ville encore naissante de San Francisco. Six mois de voyage ! La ruée vers l'or a attiré des populations du monde entier. C'est là qu'il faut tenter sa chance...

Et justement, c'est bien là, en 1854, dans un annuaire commercial de l'époque, que nous retrouvons Ludovic sous le nom de L. Pottier, à l'adresse suivante : 137 Sacramento Street, San Francisco. Une annonce publiée dans la *Gazette des tribunaux* à Paris le confirme. Un acte signé le 5 janvier 1854 à San Francisco, Californie, déclare la constitution d'une société collective pour l'exploitation de soieries et nouveautés, associant trois partenaires,

dont Ludovic Pottier. Plusieurs publicités dans un journal de San Francisco, le *Sacramento Daily Union*, attesteront quelque temps de son activité. Les trois associés, après avoir vendu leur stock de marchandises à bon prix, sont sans doute retournés en France avec des gains substantiels.

Quelques années plus tard, en 1862, Ludovic rencontrera un dénommé Charles Armand Gallois, originaire de la même région que lui dans l'Orne. Ce dernier, propriétaire du grand magasin Aux Trois Quartiers, recherche des associés pour renflouer son affaire qui bat de l'aile depuis le décès de sa femme. Excellent gestionnaire et commerçant avisé, Ludovic devient rapidement directeur principal du magasin. Fort de sa situation, il épouse une jeune fille de 19 ans dont il aura cinq enfants. Après la mort de Gallois en 1866, il reprend l'affaire. Travailleur acharné, il y consacre le reste de sa vie. Ses deux fils, Georges et René, héritiers de l'entreprise, ne réussiront pas au cours du XX^e siècle à en conserver la propriété.

Vers la fin des années 1850, au moment où Ludovic Pottier est de retour en France à la suite de son périple à San Francisco, à l'autre bout de l'Europe, un tout jeune homme s'apprête à son tour à quitter sa province natale. Une province disparue aujourd'hui, la Galicie. Le tout jeune homme en question s'appelle Marcel Bernstein, il est juif, il est né à Tarnów en 1840. Son père, natif de Brody, se nomme Henri, et sa mère Charlotte Palleser; ils ont une position sociale confortable, sont cultivés, et germanophones. La rumeur familiale dit qu'ils devraient une part de leur fortune à l'industrie pétrolière naissante. Mais aucun document, à ce jour, ne vient confirmer ces suppositions...

Nous ne connaissons pas l'itinéraire exact que va emprunter Marcel Bernstein, ni la date précise de son départ. Nous savons seulement qu'il se rend à Anvers en Belgique où il réside un certain temps, peut-être chez des parents. Il y exerce le métier de diamantaire, avant de s'embarquer pour un long voyage vers le Nouveau Monde. Comme le Normand Ludovic Pottier quelques années auparavant, il traverse les océans avec pour objectif de faire fortune. Sa destination est l'Amérique du Sud, et plus précisément le Pérou. Une production locale exploitée depuis peu à une plus grande échelle commence à attirer l'attention : le guano. Venus de nombreux pays du monde, des négociants s'intéressent en effet à cette fiente d'oiseaux de mer séchée qui s'avère être un engrais naturel exceptionnel. Son exploitation s'épuisera en quelques décennies, laissant néanmoins à certains hommes d'affaires suffisamment de temps pour amasser des fortunes considérables.

Ce sera le cas de Marcel Bernstein qui, revenu de son aventure sud-américaine, s'installe définitivement en France. Il a désormais les moyens de faire son chemin et inscrit son parcours dans la haute société juive du négoce et de la finance. Il réside à Paris où il entreprend des affaires avec plusieurs pays d'Europe, notamment avec l'Autriche, dont il est encore

un ressortissant. Il a 35 ans lorsqu'il épouse une jeune fille de 21 ans, Ida Seligman, fille du banquier William Seligman, de nationalité américaine.

Si j'ai tenu à faire ce détour un peu long, c'est qu'il me semble que les vies d'Henry et d'Antoinette seront marquées d'une certaine manière par ces histoires antérieures, bien que les milieux sociaux dont ils sont issus aient été tout à fait étrangers l'un à l'autre. Marcel Bernstein, qui se faisait parfois appeler Marcel Bernstein d'Anvers, appartenait à l'aristocratie juive fortunée, ceux que l'on surnommait à l'époque les « barons juifs ». Ami des Rothschild, de Charles Ephrussi, il est comme eux grand collectionneur d'art. Il élèvera ses deux enfants, Henry et Robert, de manière autoritaire, leur prodiguant une éducation princière, mais dénuée d'affection. Chez Ludovic Pottier, qui devait quelque part conserver ses racines de paysan normand, l'autorité aussi était de mise, mais elle s'accompagnait d'un souci de l'économie très prononcé : « Chez les Pottier, on ne rigolait pas ! Et aux repas, on mangeait sur la toile cirée ! »¹ Malgré leurs différences, ces deux hommes espéraient sans doute que le capital qu'ils avaient accumulé à la force du poignet prospérerait entre les mains de leurs héritiers et serait transmis de génération en génération. Ce ne fut pas le cas. Par défi ou par négligence, ces fortunes seront dilapidées ou finiront par s'évanouir doucement.

C'est à Boulogne-sur-Mer, le 12 juillet 1915, que se déroule dans l'intimité le mariage de l'auteur dramatique bien connu, Henry Bernstein, avec une charmante jeune femme de 24 ans, vêtue d'un ensemble Coco Chanel en jersey blanc : Antoinette Martin (fig. 6).

En fait d'intimité, les seules personnes présentes à cette cérémonie sont les quatre témoins d'Henry, militaires, officiers interprètes, mobilisés tout comme lui auprès de l'Armée britannique dans le secteur d'Ypres en Belgique, et Marie Amélie Pottier, mère d'Antoinette, de très mauvaise humeur, contrariée par cette union qu'elle désapprouve totalement, à l'instar de M^{me} Ida Bernstein, mère d'Henry, qui, elle, ne se déplace même pas. Aucun autre parent des deux partis n'est présent à la cérémonie. L'insécurité des communications en temps de guerre ne favorise pas les déplacements, ce qui fournit une bonne excuse.

Le passage obligé par l'église, que Bernstein accepte sans protester (comme il devra promettre d'élever sa descendance dans la religion catholique), se réduit à une courte bénédiction dans la sacristie, les mariages mixtes ne pouvant être célébrés à l'intérieur du lieu sacré, ni évidemment bénéficier d'une messe.

1. Citation extraite d'interviews de Dominique Frileux, fille de Daniel, frère d'Antoinette, réalisées en 2013-2014.

Fig. 6 – Mariage d’Henry Bernstein et d’Antoinette Martin
à Boulogne-sur-Mer en juillet 1915 (Imec, fonds Henry Bernstein)

Fig. 7 – Henry Bernstein à Salonique en novembre 1915
(Imec, fonds Henry Bernstein)

Dans la famille Martin-Pottier, la désapprobation est générale. Mère et oncles réunis, présageant pour la jeune épouse les pires malheurs, et constatant que l'apport financier d'Henry ne constituerait qu'à peu près un sixième des biens communs, imposent dans le contrat de mariage des articles qui interdisent au jeune couple la jouissance de l'argent de la dot pendant au moins deux ans. Ce fait eut pour conséquence une horrible brouille entre le couple et les membres de la famille d'Antoinette.

Pour Antoinette, une nouvelle vie commence. Après les trois jours de permission concédés pour le mariage, Henry repart sur le front des Flandres, laissant à Paris la jeune épouse seule et éplorée. Ayant demandé sa mutation dans l'aviation, il est bientôt dans l'attente d'une nouvelle destination. Après un bref « voyage de noces » à Biarritz, juste le temps d'écrire quelques cartes postales, il est envoyé, en novembre 1915, à Salonique en tant qu'officier observateur (fig. 7). Peu habitué à la chaleur et aux conditions d'hygiène épouvantables des campements militaires, son état de santé se dégrade rapidement. Malgré le climat détestable et l'inconfort, il gardera de ce moment des amitiés solides. Au bout de quelques mois, finalement trop malade pour demeurer sur le terrain, il sera rapatrié en août 1916.

Pendant ce temps, Antoinette s'arme de patience, elle attend, solitaire, l'arrivée d'un enfant, le retour de l'époux parti à la guerre... De cette période d'anxiété, qui devait être le lot de beaucoup de femmes, elle n'a gardé que peu de souvenirs, aucune lettre, aucun message d'Henry.

En rupture avec son milieu familial, brouillée avec sa mère, suite à ce mariage indigne, elle trouve protection et réconfort auprès de certaines amies d'Henry, comme madame Strauss, Geneviève de Flers, femme de Robert de Flers, Misia Edwards, Laure de Cheigné, qui la consolent de son absence.

C'est avec cette image de femme esseulée, fragile et courageuse, qu'Antoinette Bernstein fera ses tout premiers pas dans le grand monde, accompagnée de ces « anges gardiens » qu'Henry, toujours perspicace, a chargés de sa protection...

Bientôt, les épreuves que traverse Antoinette depuis plus d'un an vont prendre fin. En effet, le 10 août 1916, dans une concordance des temps non préméditée, le brave soldat revient de guerre, et leur petite fille voit le jour. Elle s'appellera Georges. Personne ne saura jamais les raisons de ce choix, pas même l'intéressée.

Mal en point après son retour de Salonique, Henry met plusieurs mois à se remettre. Malgré tout, la vie de ce couple peu ordinaire va enfin pouvoir commencer. Henry a depuis longtemps ordonné sa vie de célibataire de façon méthodique. L'arrivée d'Antoinette et du bébé bouleversera assez vite les règles établies. Peu habituée à tenir une maisonnée, la jeune épouse se trouve un peu désemparée face aux responsabilités qu'elle devra assumer. Être la femme d'Henry Bernstein se mérite, et tout signe de langueur ou d'oisiveté est banni.

Très vite, la jeune épouse sera soumise à l'instabilité chronique de son mari en matière de lieu de résidence, migrations perpétuelles dictées principalement pour raisons de santé. Malgré ces allées et venues incessantes, Antoinette passe des moments de bonheur auprès de son mari, qui, toujours très amoureux, se montre tendre et affectueux. L'année 1917 sera certainement la plus heureuse du couple.

Henry a réussi son pari. Son mariage, sa paternité, et surtout son chant patriotique, *L'élévation*, la pièce qu'il présente le 7 juin 1917 à la Comédie-Française, devant un public bouleversé par tant de bons sentiments, tout cela achève de réhabiliter son image aux yeux d'une certaine droite.

Pour Antoinette, l'année suivante s'avère plus éprouvante. Le décès de son frère Roland qu'elle adorait, victime d'une maladie contractée au front, a néanmoins pour effet de dissiper la brouille avec sa mère, ce qui permet un apaisement côté famille. La mise à disposition d'une partie de sa dot, toujours sous condition, et les parts d'héritage de son frère donnent au couple plus de disponibilités financières, ce sera l'occasion d'investir dans une nouvelle demeure, à Garches. On l'appellera « La maison de Georges ». Antoinette est bien entendu chargée de tout l'aménagement, pendant qu'Henry reprend avec plus d'énergie que jamais ses activités d'auteur célèbre. La guerre est terminée : il faut penser à construire l'avenir...

De nouvelles responsabilités incombent à la jeune femme : plus question de passer tout son temps à jouer à la maman ! La petite Georges est désormais livrée aux mains des nurses qui veilleront sur elle pendant toute son enfance. Antoinette est maintenant entièrement disponible pour assumer les différents rôles que son metteur en scène va lui attribuer. Le monde dans lequel elle entre est une éternelle représentation dont certains maîtres experts tirent les ficelles avec habileté. Dans cette société mondaine littéraire et politique, il faut paraître et apprendre à décoder

les signes. Le jeu des relations y est essentiel. Par sa longue pratique de la haute société, Henry est très au fait des règles de la bienséance même si, par provocation, il peut parfois se permettre de ne pas les appliquer. Ce sont tous ces usages qu'il tente d'enseigner à la jeune femme.

Dans les années qui suivent, les déplacements de l'un et de l'autre se multiplient, une sorte de chassé-croisé se met en place où l'un s'en va quand l'autre arrive. Henry, souvent absent sous prétexte d'écrire dans la tranquillité de quelque villégiature, donne ordres et instructions par télégramme ou par courrier, une correspondance prolifique qui se veut malgré tout tendre et rassurante car des rumeurs d'infidélité commencent à parvenir jusqu'à Antoinette. Obligée de rester à Garches pour y terminer l'installation, elle est cependant invitée de temps en temps à rejoindre Henry dans ses résidences épisodiques (fig. 8). Lorsqu'ils se retrouvent tous les deux dans la capitale, un continuel va-et-vient s'établit entre le boulevard Haussmann, qu'Henry trouve trop petit, et Garches, qu'il ne trouve pas assez confortable. Ces perpétuels changements de lieu d'habitation épuisent Antoinette, et ce qu'elle entrevoit de l'avenir la plonge dans la mélancolie.

Henry a des maîtresses, ce n'est plus un secret... Il tente dans une lettre d'expliquer à Antoinette que l'assouvissement de ses désirs sexuels est un moteur nécessaire à sa création :

Chère petite âme, cher petit être tendre et sensible, tu sais que je ne veux que ton bonheur. Mais si tu veux que ma carrière se développe, que ma vie de travail reprenne, que je réalise les œuvres projetées, que je me réalise, il ne faut point perdre de vue qu'un artiste ne peut pas changer d'existence et d'habitudes de toujours, sous peine de mourir à son art et il ne faut point tirer souci de ce qui pourrait légitimement te peiner chez un mari d'une autre espèce, il faut croire toujours que tu es ma petite chérie, il ne faut jamais douter de mon immense tendresse. Le reste est sans intérêt².

Mais à côté de l'amour tendre et certainement sincère qu'il manifeste pour Antoinette, sa « petite fille », il y a l'attirance inextinguible d'Henry pour les aventures passionnelles, celles qui dévorent, qui inquiètent, celles qui, au-delà des simples relations charnelles, déstabilisent la relation amoureuse. C'est exactement le sujet qu'il traitera en 1927 dans une pièce très autobiographique : *Le venin*. Trois actes qui mettent en jeu les rapports mouvementés entre un écrivain en vogue, sa femme, qu'il appelle « mon petit », et sa maîtresse, avec laquelle il vit une passion orageuse. Personne n'est dupe : l'histoire est en fait une allusion très claire à la liaison que

2. La lettre n'est pas datée comme à peu près toutes les autres de cette correspondance. Elle a sans doute été envoyée en 1920 de Biarritz à Antoinette qui était à Paris et s'occupait de l'installation de la maison de Garches.

Fig. 8 – Mondanités à Biarritz (collection particulière)

Bernstein a vécu avec Odette Pereire cinq ans auparavant, lorsqu'il écrivait sa pièce *Judith* entre Pau, Biarritz et Bayonne.

Comment à ce moment-là Antoinette perçoit-elle l'exposition à peine dissimulée de leur vie privée ? Difficile de le savoir, car elle est partie prenante du projet. D'une part, parce que, depuis quelque temps, Henry l'a impliquée dans la réalisation des décors de ses mises en scène, et qu'elle est chargée de ceux de cette production. D'autre part, parce que, inquiet du comportement de l'actrice Yvonne de Bray qui doit incarner le rôle de la maîtresse et qui a un penchant un peu trop prononcé pour les boissons alcoolisées, il demande à Antoinette de lui servir en quelque sorte de chaperon, non seulement pendant les répétitions, mais aussi au cours des représentations. Il décide que le plus simple est qu'elle habite avec Antoinette l'appartement conjugal, pendant que lui ira loger à l'hôtel. Acte inconscient ou geste pervers, la femme réelle et la maîtresse de fiction seront un temps réunies sous le même toit...

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que Bernstein mêle sa vie privée et la scène. Ainsi, le héros de *La galerie des glaces*, créée en 1924, n'est pas sans rappeler l'auteur. Mais au-delà du sujet de la pièce, c'est le décor dans lequel elle va se dérouler qui est des plus surprenant. Bernstein metteur en scène explique dans une interview : « *La galerie des glaces* est une pièce toute garnie de miroirs : le propre décor de notre vie ». Prenant cette définition au pied de la lettre, il décide de reproduire sur scène la décoration de son nouvel appartement, rue de l'Université (fig. 9).

Fig. 9 – Salon de l'appartement d'Henry et Antoinette, rue de l'Université (en haut) ; décor de *La galerie des glaces* au 1^{er} acte (en bas) (Imec, fonds Henry Bernstein)

L'aménagement de l'appartement, confié à l'architecte Louis Faure-Dujarric et à Jacques-Émile Ruhlmann pour la décoration intérieure, dura presque deux ans. Pendant ce temps, Henry, réfugié dans le Sud-Ouest pour terminer *Judith*, donne ses ordres à distance pour superviser chaque détail de ce nouvel habitat. Il délègue à Antoinette le suivi des travaux et la nomme décoratrice.

C'est trois ans après cette installation mémorable que le salon de la rue de l'Université va se retrouver transporté sur les planches du théâtre du Gymnase, mobilier de Ruhlmann et tableaux de maîtres compris, dont un Goya, un Renoir et un Manet, tous originaux, bien sûr ! Or, qui était toute désignée pour aider à reconstruire cette décoration qu'elle avait elle-même suivie pendant de longs mois dans son propre appartement ? Antoinette, bien sûr !

C'est ainsi qu'elle fit ses tout premiers pas comme décoratrice au théâtre. Ou, faudrait-il dire, comme décoratrice attitrée des pièces de son mari, bien qu'elle ait quelquefois mis ses compétences au service d'autres productions au Gymnase. Selon les mises en scène, elle collabore avec les artistes chargés de la scénographie, prenant en charge le mobilier et les accessoires. Parfois, présente aux répétitions, elle fait le lien avec le régisseur. Ou bien, dans certains cas, elle est entièrement responsable de l'aménagement du plateau et sera seule citée sur le programme comme réalisatrice des décors. Quand, à partir de 1933, leur couple se sépare, elle continue d'assumer ces rôles avec application et fidélité. C'est la guerre de 1940 qui marquera la fin de son emploi de décoratrice de théâtre.

Bernstein déclare attacher relativement peu d'importance au décor dans ses productions, ce qui paraît surprenant pour un metteur en scène aussi scrupuleux et assez peu gratifiant pour le travail d'Antoinette. Il affirme que ce n'est qu'un espace qui doit permettre à l'action de se développer sans gêner l'évolution des acteurs sur le plateau. Si c'est joli, c'est juste pour le plaisir du spectateur.

De son côté, il n'est pas certain qu'Antoinette n'ait jamais considéré cette activité comme un véritable métier. Recevait-elle une rétribution pour ses prestations ? Ou bien son mari estimait-il le fruit de son travail comme une compensation eu égard aux généreuses allocations qu'il lui versait mensuellement ? En tout cas, après la guerre, lorsque le divorce fut enfin prononcé, elle n'eut jamais le désir de développer le savoir-faire qu'elle avait acquis pendant toutes ces années dans le théâtre, et si, par la suite, des amis fortunés comme Charles de Beistegui firent appel à elle pour des travaux de décoration, elle n'en fit pas non plus une profession.

Force est de constater que pour les femmes mariées de cette génération, issues d'un milieu aisé, la principale préoccupation n'était pas d'avoir un métier. Se distraire et cultiver ses relations à l'intérieur d'un monde circonscrit et identifiable était sans doute bien plus important.

Depuis le début des années 1920, la société tout entière cherche à effacer les souvenirs douloureux de la guerre. Divertissements et plaisirs aident à oublier un passé encore trop récent. Au commencement, c'est ensemble qu'Antoinette et Henry participent à cette vie agitée et factice, mais par la

suite, Antoinette prend plus d'autonomie et va de son côté, accompagnée d'amis, à des réceptions en l'absence de son mari. Les bals costumés seront pour elle des événements inoubliables (fig. 10). Notamment ceux organisés par Édith et Étienne de Beaumont, célèbres, non seulement grâce à la renommée des invités, mais aussi à l'originalité des thématiques choisies.

Pour compenser l'ennui qui la saisit lorsque son mari la délaisse, Antoinette tente de se construire une vie à elle. À Saint-Moritz, au Badrutt's Palace, lieu de convergence de tout un milieu mondain cosmopolite, elle se fait de nouveaux amis, notamment de jolis jeunes hommes italiens, qu'elle retrouvera à Venise au Lido pratiquement tous les étés... Cette soudaine prise de liberté agace Henry au plus haut point. Une série de télégrammes informe Antoinette de son mauvais état de santé : la première fois, c'est une jaunisse, pas grave, mais quand même : « j'aimerais que tu rentres le plus tôt possible ». Il referra le coup à plusieurs reprises. Les nombreuses maladies réelles ou fictives qui l'assaillent continuellement sont un prétexte providentiel pour retenir son ange gardien auprès de lui.

Cependant, l'emprise exercée par Henry n'aura qu'un temps. La patience d'Antoinette a des limites. Lentement mais sûrement, le couple se sépare. Chacun poursuit sa vie de son côté. Henry a loué un autre appartement cours Albert I^{er}, soi-disant comme lieu de travail.

Lorsqu'en 1933 survient la liaison entre Henry et Ève Curie, fille cadette de Marie Curie, la rupture devient définitive. Antoinette désespérée se raccroche à sa fille. Aussitôt, une sorte de couple se reforme dans une relation fusionnelle. Georges, implicitement chargée de remplacer l'absent, s'entend dire par sa mère : « Désormais, tout bonheur ou malheur ne pourra venir que de toi. » Lourde responsabilité pour une jeune fille de 17 ans !

Henry de son côté, fou amoureux, souhaite refaire sa vie avec Ève Curie. Cette jeune femme qui le fascine par son intelligence et sa beauté a presque trente ans de moins que lui. Malgré tout, le couple maintenant « officiel » est invité en tant que tel dans les dîners mondains, même si l'on rit parfois du vieux séducteur.

Il demande le divorce. Antoinette refuse.

En 1935, une autre épreuve frappe Antoinette. Elle est atteinte d'un cancer du sein. Malgré la séparation, Henry, très inquiet, convoque son ami le chirurgien renommé Thierry de Martel, qui conseille l'opération immédiate. Dans un déni obstiné de sa maladie, Antoinette vit très mal l'intervention, elle persiste à penser, après l'avoir subie, qu'elle aurait pu être évitée et rejette la responsabilité de l'ablation d'une part de sa féminité sur de Martel. Mais, indirectement, on peut imaginer que c'est bien à Henry qu'elle en veut le plus. Après avoir souffert d'une séparation douloureuse et vécu la disgrâce d'avoir été supplantée par une femme plus jeune, la voici atteinte dans son corps même. Privée, pense-t-elle, de ce qui peut

Fig. 10 – Bal costumé (collection particulière)

susciter le désir des hommes, il semble qu'à partir de ce moment elle met de côté l'espoir de toute vie amoureuse...

Pendant ces années si éprouvantes pour sa vie intime, Antoinette tente de faire bonne figure dans la société. Elle poursuit, toujours accompagnée de Georges, une existence de façade, fréquentant avec assiduité les lieux où la mondanité se retrouve hors des réalités d'un quotidien de plus en plus

inquiétant. Elles multiplient les voyages dans une inconscience absolue des tensions qui agitent les pays qu'elles traversent.

Georges relate dans son livre une expédition quasi surréaliste avec sa mère dans l'Allemagne de 1937 (fig. 11). Elle en reviendra traumatisée après avoir vu de ses yeux la dure réalité.

Antoinette imagina de suivre à Munich un groupe de Parisiens menés par Étienne de Beaumont pour entendre un opéra. Arrivées dans une ville allemande proche de la frontière, elles ouvrirent leurs fenêtres le matin sur une grande place où se préparait une fête. La croix gammée était partout : sur les drapeaux des toits, sur les bannières qui pendaient des balcons et même sur les éventaires parsemés de petits drapeaux en papier [...] C'était vrai, c'était là³ !

L'aveuglement face au drame qui se prépare pour la fin de la décennie n'est pas seulement le fait de personnes qui, par leurs statuts privilégiés, pensent être au-dessus de tout danger. On le sait, beaucoup refusèrent de savoir, même parmi ceux qui allaient en être les principales victimes. Mais, ce qui est étrange concernant Antoinette, c'est qu'ayant partagé la vie d'un homme aussi lucide, aussi informé, aussi impliqué dans les événements qui bouleversèrent cette période, elle n'a pas remis en question la manière de percevoir le monde dans lequel elle vivait.

Toujours dépendantes d'Henry financièrement, Antoinette et Georges subissent des réductions drastiques de leurs allocations mensuelles. Les temps sont durs, Henry prépare un éventuel repli aux États-Unis, espérant toujours une union avec Ève Curie. En dépit d'une procédure de divorce maintenant acceptée, Antoinette continue de l'assister sur les questions de décoration en participant à la transformation du théâtre des Ambassadeurs dont il reprend la direction en 1939. Georges est engagée sur *Elvire*, sa dernière pièce créée en janvier 1940, elle reçoit un petit salaire à condition de le partager avec sa mère.

Les représentations d'*Elvire* s'interrompent courant mars. Bientôt la menace se rapproche, il n'est plus question de rester sur place. Antoinette et Georges quittent Paris à la mi-mai. Un mois après, Henry part avec Ève Curie pour Bordeaux, puis embarque le 21 juin pour New York via Londres où il rencontre le général de Gaulle. La procédure de divorce est interrompue. Henry a quitté la France expliquant à sa femme et à sa fille ulcérées que, n'étant pas juives, elles ne courraient aucun danger.

3. G. Bernstein Gruber et G. Maurin, *Bernstein le magnifique. 50 ans de théâtre, de passions et de vie parisienne*, Paris, J.-C. Lattès, 1988, p. 370.

Fig. 11 – L'Allemagne de 1937 photographiée par Georges Bernstein lors d'un voyage avec sa mère (collection particulière)

Fig. 12 – Antoinette Bernstein, la femme du dramaturge...
(photographie recadrée, collection particulière)

Antoinette et Henry ont choisi leur camp : ce ne sera évidemment pas le même.

Henry, jouant toujours sur plusieurs registres, mène à New York une vie mondaine et luxueuse, habitant une suite au Waldorf Astoria où il a installé son QG. Cela ne l'empêche pas de s'engager dans une féroce campagne anti-Pétain et de publier de nombreux articles de soutien à de Gaulle, ce qui n'est pas si bien vu aux États-Unis à l'époque et lui vaut de nombreuses querelles.

Antoinette pour sa part s'est rapprochée de sa famille et surtout de sa mère, fidèle lectrice de *L'Action française*. Profitant des lois édictées par le gouvernement de Vichy, et de la destitution de nationalité promulguée à l'encontre de son mari, elle tente sans succès de faire avaliser une séparation de biens. Au retour d'Henry en 1945, le divorce reprend dans un climat de tension extrême. Marqué par de multiples divergences, disputes et reproches mutuels, il ne sera définitif qu'en 1947.

Comme pour la plupart des personnes de sa génération, la guerre a marqué une rupture définitive avec un temps qui ne reviendra jamais : il y aura désormais un *avant* et un *après*... Pour Antoinette, tout un monde s'est défait, celui où s'inscrivaient sa vie intime aussi bien que sa vie sociale. Un monde d'*autrefois*, qui, bien que cosmopolite, était tout petit, sélectif, composé de personnes identifiables, connues de chacun par leur lignage, acceptées du fait de leur fortune ou de leurs talents artistiques.

S'il a beaucoup été question d'Henry Bernstein au cours de ces évocations de la vie d'Antoinette, c'est parce qu'il a dominé son existence entière. Antoinette n'était pas prête à affronter une vie indépendante, son éducation ne l'avait pas formée à ce genre de combat. Le statut de femme mariée avait ses revers, il fallait les accepter sous peine d'être privée d'une existence confortable et de l'ascension sociale indéniable acquise avec le mariage. Bien longtemps après la disparition d'Henry en 1953, en dépit des sentiments amers qu'elle n'exprimera que dans l'intimité, elle s'appellera toujours pour les autres madame Bernstein (fig. 12).

CATHERINE BERNAD
PETITE-FILLE D'HENRY BERNSTEIN